



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

La marine de Vichy : blocus et collaboration, juin 1940 - novembre 1942 / Bernard Costagliola
éd. CNRS, 2014
cote : in-12 2412

Aujourd'hui chargé d'enseignement à Sarah Lawrence College (NY), Bernard Costagliola fut, dans les années 1980, au nombre de nos étudiants à Paris-Sorbonne. Petit-fils d'un officier de la marine marchande, capitaine de frégate de réserve, qui commanda le pétrolier militarisé *Nivôse* aux jours sombres de la deuxième guerre mondiale, il s'est très tôt intéressé et même passionné pour l'histoire maritime du régime de Vichy, un aspect encore peu étudié. Ce régime employait pourtant beaucoup d'amiraux (un humoriste l'a qualifié de société protectrice des amiraux) mais, faute de commandement à la mer, leur proposait diverses fonctions à terre, notamment dans le corps préfectoral. On en vit même un occuper la charge de préfet de police à Paris. Il se nommait Bard. Belle homophonie pour un marin! Les Parisiens gouailleurs l'appelaient l'amiral roussin...

Pour une étude historique sur Vichy, une préface de Robert O. Paxton est une belle référence. Elle est à juste titre élogieuse. Paxton rend hommage à Costagliola d'avoir envisagé l'histoire de Vichy sous un angle nouveau, celui de la Marine et notamment celui du blocus appliqué par le Royaume Uni de 1940 à novembre 1942.

Le présent ouvrage est la réédition, remaniée et enrichie, d'un livre précédemment paru chez Tallandier et lui-même issu de la thèse de doctorat soutenue par Bernard Costagliola à l'université de Paris IV Sorbonne, sous la direction du regretté Jean Ganiage, le 28 juin 1992.

Outre leur traditionnelle anglophobie, bien sûr avivée par le drame de Mers el-Kébir, l'état d'esprit dominant parmi les officiers de Marine peut expliquer leur proximité idéologique avec le régime de Vichy. Pierre Guillen a bien décrit la mentalité de ces officiers de vaisseau sous la Troisième république: " Les officiers de marine, dans leur majorité, forment une classe aristocratique où règnent le respect des traditions, l'esprit de discipline, de forts sentiments religieux et monarchiques, l'horreur du parlementarisme; ils considèrent le régime républicain comme dangereux pour l'ordre public et funeste pour le pays ".²

Personnage central de la présente étude, François Darlan, amiral de la Flotte (grade créé *ad hominem*) depuis 1939, était totalement étranger à cet état d'esprit. Agnostique, il était fils d'un député radical du sud-ouest, dreyfusard et franc-maçon, qui avait été ministre de la justice sous Méline, et c'est peut-être ce qui explique, avec la protection du ministre Georges Leygues, sa rapide carrière sous la Troisième République. Peut être envieux, ses



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.

² Pierre Guillen : L'expansion 1881-1898 p.86



Académie des sciences d'outre-mer

détracteurs ne se faisaient pas faute de rappeler qu'il avait fort peu servi sur les vaisseaux, ayant fait une grande partie de sa carrière dans les bureaux de la rue Royale, au cabinet ministériel ou dans des postes d'attaché naval dans les ambassades. (Des polémistes comparaient l'amiral Esteva, qui n'avait jamais connu l'amour, et l'amiral Darlan qui n'avait jamais connu la mer). Avec de tels antécédents, comment put-il devenir, en février 1941, vice-président du gouvernement, deuxième personnage du régime de Vichy et dauphin du Maréchal ? Dénoncée par Churchill, son anglophobie invétérée et exacerbée depuis Mers el-Kébir ne suffit pas à tout expliquer.

En choisissant le ministre de la Marine, après le renvoi de Laval et l'intermède Flandin, Pétain entendait honorer la seule force qui demeurât en partie intacte. L'armée de terre était à peu près anéantie depuis la débâcle et peinait à se reconstituer, à une échelle très modeste, en zone sud, mais la Marine, qui avait été au quatrième rang des flottes de guerre du monde, (la marine marchande étant au septième), restait invaincue, avait encore une certaine allure et surtout elle constituait la clé de cet empire colonial convoité, que Vichy entendait sauvegarder, comme éventuelle monnaie d'échange. La marine et l'Empire étaient les deux cartes restantes du jeu vichyssois. Paxton le rappelle et Costaglia le confirme.

Comme Benoist -Méchin a été à peu près seul à le reconnaître, fort honnêtement-, les dirigeants de Vichy étaient pour la plupart des partisans déterminés de la victoire de l'Allemagne. Fort d'une exploitation méthodique et minutieuse des archives de Vincennes et de Londres, de plusieurs fonds privés dont celui de l'amiral Somerville, Bernard Costagliola porte un jugement sans indulgence sur l'amiral de la Flotte, dont son grand-père était pourtant un admirateur. Pour lui, Darlan était un féal s'il en fut de l'Allemagne nazie. Il souhaitait obtenir d'Hitler le remplacement du régime d'armistice par un traité d'alliance (une alliance qu'il voulait loyale et équilibrée) et envisageait probablement une cobelligérance, notamment pour la reconquête des colonies passées à la dissidence gaulliste. Mais Hitler ne voulait pas voir se reconstituer, même à une échelle modeste, une armée française autre que celle de l'armistice dont il tolérait provisoirement l'existence. Bien au contraire, il recommandait à l'ambassadeur Otto Abetz d'entretenir des dissensions entre les divers courants de la collaboration pour fermer les voies à tout redressement français. C'est la volonté d'Hitler qui a tempéré l'ardeur collaborationniste de Vichy, qu'il tenait au demeurant pour quantité négligeable.

La thèse de Costagliola, au sens dialectique s'entend, peut se résumer en quelques lignes: en dépit des affirmations des thuriféraires du Maréchal et des apologistes de la collaboration, le régime de Vichy n'a pas mené de double jeu entre Berlin et Londres. Il n'en avait d'ailleurs pas les moyens et les quelques contacts qui ont été pris avec Churchill et Lord Halifax, notamment par le professeur Rougier à l'automne 1940 et par le colonel Groussard en juin 1941, n'ont abouti à aucun résultat tangible et les accords secrets (ou accords de fait) n'ont jamais existé. L'auteur détruit l'affirmation selon laquelle Vichy aurait réussi à obtenir un allègement du blocus naval appliqué à la France par l'Amirauté britannique depuis l'armistice de juillet 1940 pour la simple raison que ce " blocus implacable " était quasi-inexistant. Si la France se trouvait effectivement incluse dans la zone du blocus appliqué à l'Allemagne et à ses alliés, la Royal Navy employait prioritairement ses unités à la lutte contre les sous-marins allemands (U-Boots) dans la bataille de l'Atlantique, ainsi qu'à la protection



Académie des sciences d'outre-mer

des convois assurant le ravitaillement du Royaume-Uni. Les amiraux anglais ne montraient aucune ardeur à appliquer les directives du Cabinet au sujet d'un blocus rigoureux car ils redoutaient que des arraisonnements trop fréquents n'en vinsent à provoquer de nouveaux engagements avec la Marine de Vichy. Selon les estimations de l'auteur, à peine 2% des importations françaises furent interceptés par les patrouilles anglaises. Les denrées alimentaires coloniales ne posaient pas de problème, en revanche les produits pouvant servir aux armées de l'Axe (graphite ou caoutchouc d'Indochine) étaient plus étroitement surveillés.

Dans l'histoire du blocus, Bernard Costagliola distingue trois phases: le *blocus balbutiant* (deuxième semestre 1940), le *blocus combattant* (janvier à mai 1941) et enfin le *blocus triomphant* (de mai 1941 à novembre 1942, c'est-à-dire au débarquement américain en Afrique du Nord). La signature de quatre protocoles entre Darlan et Abetz les 7 et 28 mai 1941 (suivant de peu une rencontre Darlan-Hitler) balise en effet une étape importante dans la politique étrangère de Vichy : ce régime renonçait à la neutralité qu'il affichait depuis l'armistice pour s'orienter vers une participation ouverte à l'effort de guerre allemand par la fourniture de matériel et le prêt de bases à Bizerte et en Syrie.

La légende éculée d'une entente entre le bouclier (Pétain) et l'épée (De Gaulle) a trop servi et n'est pas moins absurde. Le retour des restes du duc de Reichstadt aura été le seul aspect positif de la politique de Darlan.

On regrettera quelques erreurs de détail, mais elles sont infimes. Il est étonnant de voir le colonel Georges Groussard promu au grade de général (p. 99). On sait que cet officier des troupes coloniales, "résistant vichyste" (il y en eut), un temps arrêté sur ordre de Darlan puis plus tard de Laval et devenu animateur d'un réseau de renseignements basé en Suisse, avait été l'un des rares colonels à commander l'école de Saint Cyr (1939-1940) et qu'il ne dépassa jamais ce grade, refusant avec hauteur les étoiles de général que De Gaulle lui fit proposer à la Libération.

70 ans se sont écoulés, les décantations salutaires se sont produites, et les historiens français comme Jean-Paul et Michèle Cointet ont commencé à écrire l'histoire de Vichy avec rigueur et sérénité. L'ouvrage de Bernard Costagliola, bien documenté, pourvu d'un bon appareil critique, nous en donne à son tour une belle illustration.

Jean Martin